



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales, C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

La Bonne Souffrance

La Bonne Souffrance est le titre d'un livre de François Coppée, de l'Académie Française, édité par Alphonse Lemerre en 1898, et dédié : «A mon pieux et savant ami, Monsieur l'abbé Bouquet.»

Il se compose de dix-neuf articles, dont vous trouverez le plan dans la préface ci-après. Nous en avons sélectionnés quelques-uns, à découvrir dans nos prochains numéros.

Préface

Dans le cours de l'année dernière, après une série de graves accidents de santé qui me mirent, à deux reprises, en danger de mort, je suis revenu aux pratiques de la religion catholique que j'avais abandonnées depuis ma lointaine adolescence.

Je publiais alors dans une feuille parisienne un article-hebdomadaire... Malgré de cruelles souffrances, je n'interrompis cependant pas ma collaboration au Journal, et la plupart de mes chroniques datées de 1897 furent écrites... d'une main fiévreuse, un coude dans l'oreiller, en gardant la pose inconfortable d'un grabataire garrotté de bandages comme une momie de l'antique Égypte.

J'y disais... tout ce que je pensais... avec une franchise absolue... L'influence des nouveaux sentiments qui atteignirent mon cœur au moment le plus critique de ma maladie...

Quelques personnes... me conseillent... de réunir les pages où j'ai confié à mes lecteurs mon retour vers Dieu. De là, ce petit livre... il n'est qu'un recueil d'articles... mais... je l'espère... ne sera peut-être pas inutile à ceux... qui, ayant laissé se dissiper les croyances de leurs jeunes années, le regrettent...

C'est spécialement à l'intention de ces esprits troublés... que je place, au début de ce livre, le simple récit de la révolution morale qui vient de s'accomplir en moi-même. Longtemps j'ai été comme eux et j'ai souffert du même malaise. Je leur offre le remède qui m'a guéri.

Je fus élevé chrétiennement et, après ma première communion, j'ai accompli mes devoirs religieux, pendant plusieurs années, avec une naïve ferveur. Ce furent, je le dis franchement, la crise de l'adolescence et la honte de certains aveux qui me firent renoncer à mes habitudes de piété. Bien des hommes qui sont dans ce cas conviendraient, s'ils étaient sincères, que ce qui les éloigna d'abord de la religion, ce fut la règle sévère qu'elle impose à tous au point de vue des sens, et qu'ils n'ont demandé que plus tard, à la raison et à la science, des arguments métaphysiques qui leur permettent de ne plus se gêner. Pour moi, du moins, les choses se passèrent ainsi. Je cessai de pratiquer par mauvaise vergogne, et tout le mal vint de cette première faute contre l'humilité qui m'apparaît décidément comme la plus nécessaire de toutes les vertus.

Ce pas franchi, je ne devais pas manquer de lire en chemin bien des livres, d'entendre bien des paroles, et de voir bien des exemples destinés à me convaincre que rien n'est plus légitime chez l'homme que d'obéir à son orgueil et à sa sensualité; et je devins très vite à peu près indifférent à toute préoccupation religieuse. Mon cas, on le voit, est très banal. Ce fut la vulgaire désertion du soldat las de la discipline. Je ne haïssais certes pas le drapeau sous lequel j'avais servi; je l'avais fui et je l'oubliais, voilà tout.

Aujourd'hui que j'ai retrouvé la foi, je me demande même si je l'ai jamais absolument perdue. On peut rencontrer dans mes écrits quelques rares pages – que je renie et déteste – où j'ai parlé des choses religieuses avec une sottise légèreté, parfois même avec la plus coupable audace; on y chercherait en vain un blasphème.

J A B
1950 SION 2

Quand, par hasard, j'entrais dans une église, le respect m'attendait sur le seuil et m'accompagnait devant l'autel. Toujours les cérémonies du culte m'émurent par leur vénérable caractère d'antiquité, leur pompe harmonieuse, leur solennelle et pénétrante poésie. Jamais je n'ai trempé mon doigt dans l'eau froide des bénitiers sans tressaillir d'un singulier frisson qui était peut-être celui du remords.

Oui, plus j'y songe, plus je crois qu'un peu de foi chrétienne sommeilla toujours au fond de mon cœur. Il y en avait sans doute quelque trace dans la résignation avec laquelle j'ai toujours accepté les disgrâces de la vie. Depuis longtemps, il est vrai, on me range parmi ceux qu'on est convenu d'appeler les heureux; mais ma jeunesse fut très dure. **J'ai connu** la pauvreté, presque la misère, sans parler **de pires chagrins. Jamais je n'ai jeté un cri de révolte.**

Beati mites, a dit Notre Seigneur sur la montagne. J'ai eu ce bonheur, en effet, que sur le soir de mes jours, quand reparut la souffrance, et bien que j'eusse très mal usé, aux heures prospères, des faveurs dont j'avais été comblé, Dieu a laissé tomber sur moi un rayon de sa miséricorde et m'a rendu les consolations de la prière et de la foi.

Cette conversion – pour l'appeler comme il convient – fut rapide, sans doute, mais non pas tout à fait soudaine ni accompagnée de circonstances extraordinaires. Cependant je doit l'attribuer à la grâce divine; car, **lorsque je compare mon état moral à celui dans lequel je me trouvais il y a seulement quelques mois, je demeure stupéfait devant un pareil changement** et il me semble miraculeux. Le bienfait que j'en recueille est à la portée de tous. Pour l'obtenir, il suffit de le demander avec un cœur humble et soumis.

Bien que je ne sois qu'un poète, un écrivain, et que ma vie intellectuelle ait été remplie presque tout entière par le travail littéraire et **le souci de mon art**, j'étais parfois tourmenté, comme tout homme qui pense, par l'effrayant mystère qui nous environne et **je me demandais** : «Pourquoi la vie ? Pourquoi la mort ?» et surtout : «**Pourquoi la douleur ? Pourquoi les larmes ?**» En présence de ces redoutables problèmes, l'esprit humain, on le sait, n'a trouvé que des solutions incertaines et d'ailleurs contradictoires. Aucune ne me satisfait. Celles qui écartent la croyance en un Dieu qui nous voit et nous juge et en notre responsabilité au-delà de cette vie, me répugnaient tout particulièrement. **Devant le spectacle de tant d'injustices, la supposition que le bien et le mal accompli par l'homme n'auraient de conséquences qu'en ce monde, me paraissait tout à fait absurde.**

En d'autres termes, j'ai toujours eu le besoin de Dieu.

Croire en Dieu et en une âme responsable, ce n'est évidemment, comme vie intérieure, qu'un minimum. Si froid et si médiocre que soit, à ce degré, le sentiment reli-

gieux, il suffit cependant pour maintenir beaucoup d'hommes dans leurs devoirs évidents. Mais vivre selon l'honneur, le beau mérite, quand on est fils d'honnêtes gens et qu'on n'a eu, sous ses yeux d'enfant, que de bons exemples. Ma conscience – surtout depuis quelques années – devenait plus exigeante. Chaque fois qu'il m'arrivait de songer à mes fins dernières et d'essayer de me juger comme, un jour, Dieu me jugerait, je n'étais pas content de moi. Quand je récapitulais mon passé, **j'avais souvent à rougir**, et je sentais peser sur moi le lourd fardeau de mes fautes. Par faiblesse, par lâcheté, je ne réformais pas ma conduite; mais il faut croire, je le répète, qu'il y avait en moi un fond de chrétien, car je faisais souvent, par la pensée, une sorte d'acte de contrition, et qu'il y avait aussi un fond de catholique, car toute mort m'apparaissait épouvantable, qui n'était pas précédée d'un aveu et d'un pardon.

Le Dieu d'indulgence et de bonté me réservait mieux qu'un hâtif et tremblant repentir *in extremis*.

Au mois de janvier 1897, pendant un séjour à Pau, où, souffrant depuis plusieurs mois déjà, j'avais fui l'hiver, je dus brusquement faire venir de Paris mon chirurgien et subir une redoutable opération. Je me rendis alors parfaitement compte du danger qui me menaçait, je priai même l'excellente sœur dominicaine qui veillait près de mon lit – et à qui j'ai donné un souvenir dans ce livre – de m'aller chercher un confesseur, au cas où mon état s'aggraverait. Mais mon ami le docteur Duchastelet me sauva la vie une première fois, et je ne pensai plus qu'à la prompte et complète guérison qui m'était promise.

L'avertissement était clair; mais il ne fut pas entendu; et je frémis aujourd'hui en me rappelant ma coupable indifférence et ma folle légèreté. J'ai voulu du reste montrer combien l'oubli de toute idée religieuse était encore profond dans mon âme à cette époque, en plaçant dans ce volume les pages intitulées *Cloches et Lilas*. Quand je les écrivis, j'étais revenu à Paris depuis plusieurs semaines, mais j'éprouvais encore la langueur de la convalescence. On verra, en les lisant, que, le jour de Pâques de l'année dernière, je pouvais passer près d'une église sans avoir même le désir d'y entrer, moi qui devais, l'année suivante, à la même époque, communier humblement, comme c'est le devoir de tout chrétien.

L'amélioration de mon état physique fut de courte durée. Au commencement du mois de juin, une nouvelle intervention du bistouri, plus rigoureuse que la première, m'arrêta encore une fois au seuil de la mort. Cette rechute me condamnait à garder une douloureuse immobilité, et pour de longs jours. Il y en eut de terribles. Alors seulement mon esprit se tourna vers les pensées graves. M'étant jugé avec une sévérité scrupuleuse, je me dégoûtai, je me fis horreur, – et, cette fois, le prêtre vint, – celui à qui ce petit livre est dédié.

Je le connaissais depuis longtemps, mais peu. En le rencontrant chez des amis, j'avais seulement été charmé par son exquise douceur et sa rare distinction d'esprit. Il est à présent l'un des hommes que j'aime le plus au monde, mon cher conseiller, l'intime visiteur de mon âme et mon père en Jésus-Christ. Je me confessai dans les larmes du repentir le plus sincère, **je reçus l'absolution avec un soulagement ineffable**. Mais quand l'abbé parla de m'apporter l'Eucharistie, j'hésitai, plein de trouble, ne me sentant pas digne du sacrement. Le danger de mort n'étant pas imminent. L'homme de Dieu n'insista pas :

«Priez seulement, me dit-il, et lisez l'Évangile.»

Pendant des semaines et des mois passés au lit et à la chambre, j'ai donc vécu avec l'Évangile; et, peu à peu, **chaque ligne du livre saint est devenue vivante pour moi et m'a affirmé qu'elle disait la vérité**. Oui, dans tous les mots de l'Évangile, j'ai vu briller la vérité comme une étoile, je l'ai sentie palpiter comme un cœur. Comment ne croirais-je pas désormais aux miracles et aux mystères, quand vient de s'accomplir en moi une transformation si profonde et si mystérieuse ? Car **mon âme était aveugle** à la lumière de la foi, et **elle la voit maintenant dans toute sa splendeur**; elle était sourde au Verbe de Dieu, et elle l'entend aujourd'hui dans sa persuasive suavité; elle était paralysée par l'indifférence, et **elle s'élève à présent vers le ciel** de tout son essor; et les démons impurs qui la troublaient et la possédaient en sont à jamais chassés !

Vous haussez les épaules, orgueilleux bouffis de vaine science. Que m'importe ? Je ne vous demanderai même pas de m'expliquer comment la parole d'un humble artisan de Galilée, confiée par lui à quelques pauvres gens avec l'ordre de l'enseigner à toutes les nations, retentit victorieusement encore, après dix-neuf siècles, partout où l'homme n'est plus un barbare. Tout ce que je sais, c'est que cette même parole, écoutée et comprise par moi en des heures cruelles, **eut cette prodigieuse vertu de me faire aimer ma souffrance**. Je sors de mon épreuve physiquement diminué et destiné à subir, probablement jusqu'à la fin, l'esclavage d'une infirmité fort pénible. Cependant, parce que j'ai lu et médité l'Évangile, mon cœur est non seulement résigné, mais rempli de calme et de courage. Il n'y a pas deux ans, ayant encore quelque santé, mais éprouvant déjà les premières atteintes de l'âge, je voyais arriver avec épouvante la vieillesse, la solitaire vieillesse, avec son cortège de tristesses, de dégoûts et de regrets. **Aujourd'hui** qu'elle m'accable prématurément, **je l'accueille** avec fermeté, que dis-je, **presque avec joie**, car si je n'appelle pas les douleurs et la mort, du moins je ne les crains plus, ayant appris dans l'Évangile l'art de souffrir et de mourir.

Si j'ai fait un peu de bien au cours de ma vie, – car, en somme je ne fus pas un méchant, – Dieu m'en a récom-

pensé avec une générosité magnifique en épargnant en moi ce germe d'innocence et de naïveté que j'y sens aujourd'hui reflourir. C'est ce qui m'a permis de lire et de relire l'Évangile comme il doit être lu, c'est-à-dire avec l'intelligence du cœur, *mente cordis sui*, selon l'expression de saint Luc. Ayant à recommencer toute mon éducation religieuse, certes, j'ai fait, chaque jour, depuis près d'un an, bien d'autres belles et substantielles lectures, et les saints et les docteurs ont soulevé devant moi le voile des mystères et en ont éclairé les profondeurs avec **le double flambeau de la science et de la raison**. A coup sûr, ces études m'ont été très utiles, très précieuses, non moins que les enseignements du bon et savant prêtre qui voulait bien me rappeler les vérités éternelles. Cependant, je dois en convenir, je n'ai pas la tête théologique. Modeste ignorant, je n'ai pas même essayé de percer les obscurités du dogme, et j'ai surtout relu l'Évangile, en priant Dieu avec ardeur de me donner la soumission des pauvres en esprit. **Je me suis rendu pareil à ces petits enfants que Notre Seigneur voulait qu'on laissât venir à lui**, et devant lesquels il a dit que le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. J'ai écouté le Verbe divin avec autant de simplicité que les pêcheurs du lac de Tibériade, à qui Jésus parlait sur les flots, assis à la proue d'une barque. Un impérieux désir me poussait vers Dieu. **Je n'ai pas résisté**, je me suis laissé guider; en un mot, j'ai obéi, et **je goûte aujourd'hui les délices de l'obéissance**.

Ce fut vers la fin d'octobre, aux approches de la si touchante fête de la Commémoration des Morts, que fut définitivement scellée ma réconciliation avec Dieu. Plein de foi et de soumission, je reçus alors la sainte Eucharistie, en associant à ce grand acte le souvenir des chers disparus qui m'attendent dans la vie éternelle.

«Mais, depuis votre conversion, rien en vous ne semble changé», me disent quelques-uns avec un sourire incrédule.

Ils ne font que prouver ainsi, une fois de plus, combien l'homme est impénétrable à l'homme; car **je sais bien, moi, que je suis devenu tout autre**. Il est clair que le fait de dire mes prières matin et soir, d'aller à l'église les dimanches et les jours de fête et d'accomplir mes devoirs religieux n'a pas sensiblement modifié ma vie apparente. Évidemment on ne lit pas sur mon front ni les réformes que j'ai pu accomplir dans mes actions et dans mes pensées, ni la résistance que j'oppose maintenant à des tentations auxquelles j'aurais cédé jadis. **C'est pourtant l'exacte vérité**.

Qu'on ne me trouve pas changé, je ne m'en étonne point, après tout; car mes progrès dans la vie chrétienne, c'est-à-dire vers la perfection morale, sont encore bien faibles. Cependant je suis devenu pour moi-même aussi

sévère que possible; **ceux que j'aimais, je les aime mieux et autrement** que naguère, et je fais de constants efforts pour devenir plus charitable et meilleur. Oui, malgré de trop nombreuses défaillances dans ma conduite et – ce dont je m'accuse avec encore plus de douleur – malgré quelques derniers accès de doute et de sécheresse de cœur, **je me déplaçais moins qu'autrefois** et, très souvent, quand je songe aux jours attristés qui me restent à vivre et à la mort qui s'approche, **j'éprouve un sentiment de douceur** qui me surprend moi-même.

Cette paix de l'âme ne s'obtient que par l'admirable discipline de la religion, par l'examen de conscience, par la prière. Aussi n'ai-je plus de meilleurs instants que ceux où je m'adresse à Dieu, en lui offrant le repentir de mes fautes passées et toute ma bonne volonté pour l'avenir, et où je lui demande cette paix qu'il nous a promise dans l'autre vie et dont sa grâce nous donne, en ce monde, le délicieux pressentiment. Oui, **il n'y a de vraiment belle que l'heure où l'on prie**, où l'on se met en présence de Dieu. **Cent fois bénie soit donc la souffrance qui m'a ramené vers lui.** Car je connais à présent, l'Inconnaissable ! L'Évangile me l'a révélé. Il est le Père,

il est mon père ! Je puis lui parler avec abandon et il m'écoute avec tendresse !

Les feuilles éparses que je réunis aujourd'hui et qui, encore une fois, ne méritent pas le nom de livre, ont été écrites par moi pendant la crise d'âme que je viens de raconter sommairement. Au cours de leur publication dans la presse, leur accent de sincérité a déjà, je le sais, touché plus d'un cœur et ramené vers la Croix quelques âmes qui s'en étaient depuis longtemps éloignées. J'en ai été très doucement fier, mais non pas surpris; car beaucoup d'esprits, extrêmement dégoûtés par le matérialisme triomphant et déçus par tant d'autres doctrines philosophiques, qui peuvent contenir une part de sagesse et de vérité, mais dont la meilleure n'est bonne que pour une imperceptible élite, sont attirés, à l'heure présente, vers les bras ouverts du Crucifix. **La plupart, cependant, retenus par un reste de mauvais orgueil, s'arrêtent encore sur le seuil de l'Église.** Puissent-ils voir dans ces pages combien je suis heureux de l'avoir franchi, et puissent quelques-uns de ces hésitants être entraînés par mon exemple et par mon acte de foi.

François Coppée

Le petit martyr à la main coupée

C'est sous ce titre que le journal guatémaltèque «Hoy» fit part à ses lecteurs, en juillet 1959, de la redoutable tragédie dont avait été victime un jeune garçon de 9 ans dans la pittoresque cité de Xelaju appelée également Quezaltenango. Située à 2375 mètres d'altitude, sur les hauts plateaux du Guatemala, cette agglomération, peuplée aujourd'hui de 48'000 habitants, est surnommée à juste titre «*la reine des hauteurs*» ! Le jeune Gérard, dont nous allons retracer la brève existence, y fut amené par les siens à l'âge de deux mois. Il avait en effet vu le jour à Guatemala-City, la capitale, le 15 février 1950. Son père François et sa maman, dona Paula Botran, avaient déjà deux filles. Leur joie fut donc grande de voir arriver dans leur jeune foyer le premier garçon. Baptisé le 15 mars suivant, l'enfant fut, selon la coutume espagnole, confirmé dès le lendemain à la cathédrale. Un mois plus tard sa famille venait s'installer à Quezaltenango. A l'âge de six ans Gérardito, comme on le nommait familièrement, fut inscrit à l'école enfantine de la ville que dirigent les Filles de Marie-Auxiliatrice. Il devait y rester deux ans. Sœur Antoinette qui lui fit la classe, se souvient parfaitement de cet élève aux grands yeux noirs, à la fois joyeux et docile, que ravissaient les récits

de la vie des saints. Celui qui toutefois avait conquis Gérard, était le jeune Dominique Savio. En rentrant de classe, Gérardito racontait régulièrement à sa maman tout ce que la maîtresse avait dit de Dominique. Un jour, comme conclusion, il avait ajouté d'un air grave «Tu sais, maman, je veux être un saint comme lui ! Il a dit qu'il voulait plutôt mourir, que de commettre un péché.» Ce petit bonhomme de sept ans ne savait pas qu'il aurait si tôt l'occasion d'éprouver ce qu'avait de crucifiant cette redoutable résolution. Comme sa maman lui faisait remarquer que l'année 1950 qui l'avait vu naître avait été proclamée par Pie XII «Année Sainte» Gérard répliqua d'un air naturel : «Alors tu vois, je dois être un saint !»

Sa profonde piété se manifestait fréquemment par l'exercice de la charité. En famille, il avait quatre sœurs... Les occasions de litiges ne manquaient donc pas ! Mais Gérardito cédait toujours le premier. A un camarade qui un jour, le lui reprochait comme une faiblesse, le garçon répondit «Que veux-tu, ce sont mes sœurs. Cela me peinerait de leur faire du mal.»

Il avait aussi une grande compassion pour les pauvres, particulièrement à l'égard des enfants qu'il voyait dans le quartier. Quand il le pouvait, il

leur faisait une discrète aumône ou attirait sur eux l'attention de ses parents en disant «Voyez comme ils sont mal habillés ! Donnez-leur quelques-uns de mes vêtements. J'en ai tellement dans le placard et eux ont si froid !»

Naturellement cette générosité ne tarda pas à s'épanouir en désir d'apostolat et de don de soi. Plusieurs fois Gérard confia à sa maman, que son rêve était de devenir un jour missionnaire salésien pour aller convertir les pauvres Indiens de la forêt vierge. Et ses parents, qui étaient profondément chrétiens, furent ravis de cette confiance. Afin de garder intact le trésor de sa pureté Gérard choisissait soigneusement ses amis, écartant les camarades douteux. Lorsqu'en 1958, après deux années de séjour chez les Filles de Marie-Auxiliatrice, il entra au «Lycée Guatemala» que dirigent les salésiens, il se lia d'amitié avec deux pieux compagnons : Ricardo della Riva et Francisco Martinez. Le premier devait être le témoin horrifié de son martyre. Quant au second, il avait dit un jour à Gérardito : «Puisque nous nous aimons tant, nous serons des cousins !» Et son compagnon de lui répondre : «Non. Quico. Je ne suis que ton ami, mais parmi les meilleurs. Un vrai ami.» Réponse qui montre la maturité peu commune de ce garçon prédestiné.

Cette affection à la fois profonde et raisonnée, Gérard la manifestait particulièrement envers sa mère. Celle-ci, chargée de cinq enfants, ne manquait pas de besogne. Elle souffrait en outre de fréquentes migraines qui l'obligeaient parfois à garder le lit. C'est ce qui s'était produit la veille du jour où son fils allait partir pour ne plus revenir. L'enfant s'offrit à rester à la maison pour la soigner. Naturellement la maman l'envoya en classe mais, dès son retour, Gérard s'installa au chevet de la malade. Et le lendemain matin, qui fut le dernier de sa vie, le garçon accourut dès son lever pour lui demander si elle n'allait pas mieux. Il avait, ajouta-t-il, prié de toutes ses forces le Sacré-Cœur de Jésus pour qu'il la guérisse ! Dans l'après-midi de ce jour, vers 16 heures au moment où son enfant était frappé à mort pour avoir voulu défendre sa vertu, Dona Paula voyait subitement son mal disparaître pour ne plus revenir. C'était la première grâce obtenue par l'intercession de Gérardito. Elle devait être suivie de beaucoup d'autres.

En la solennité du 15 août 1958, Gérard fit sa première communion. Il avait huit ans. La céré-

monie eut lieu à Guatemala, en la paroisse du Sacré-Cœur tenue par les salésiens. On devine avec quelle ferveur le pieux garçon reçut pour la première fois ce Dieu caché pour lequel il allait, onze mois plus tard, sacrifier sa vie !

La journée tragique

On touchait à la fin de l'année scolaire 1959 à Quezaltenango. En cette première quinzaine de juillet, les élèves du collège salésien avaient préparé avec ardeur la fête de leur directeur, le père Virgile Maggioni. Gérard avait été parmi les plus ardents. Ses camarades avaient même remarqué qu'il paraissait plus joyeux que de coutume. A la fin de la matinée du samedi 11 juillet, accompagné de son ami Ricardo, Gérard rentre à la maison. Les deux garçons viennent demander l'autorisation de jouer un moment ensemble avant le repas qui, comme en Espagne, a lieu assez tard en Amérique latine. L'autorisation accordée avec toutes les recommandations d'usage, Gérard s'en va jusqu'au déjeuner puisqu'il a congé dans l'après-midi. De fait, vers 15 heures, les deux amis repartent à bicyclette dans la direction d'un autre compagnon de collège, Jacques Castellanos, qui n'est pas là. Les deux garçons, quelque peu décontenancés, s'en retournent lentement... soudain, d'une maison voisine, surgit un triste individu de vingt-quatre ans. Carlos Leonel Martinez Duarte, connu pour ses mœurs spéciales. Rejoignant rapidement les enfants il dit à Gérard : «Tu veux voir la photo que je t'ai tirée l'autre jour ?» L'enfant, sans défiance, répond que oui. Et Carlos sort de sa poche l'agrandissement d'un cliché pris en effet dans la semaine, un jour que Gérard rentrait du collège. «J'en ai une autre, ajouta Carlos qui sentait qu'il avait prise sur sa victime, c'est celle de ton chien. Mais si tu veux la voir il faut venir jusque chez moi.» Gérard, mis en défiance, refuse. L'homme lui arrache alors son vélo des mains et l'enfourche. Le pauvre garçon qui tenait à sa bicyclette comme y tiennent tous les enfants, court derrière son voleur en criant : «Descendez; vous allez l'abîmer. Elle est trop petite pour vous.» Carlos s'arrête, descend, puis dit à Gérard : «Nous allons voir qui de nous deux est le plus fort. Tire sur la roue arrière, moi sur celle de devant.» Evidemment l'homme n'a pas de peine à entraîner l'enfant jusqu'en face de sa demeure. Arrivé devant la porte il y pousse le

vélo auquel Gérard se cramponne désespérément.

Ricardo, qui a assisté à la scène et connaît la réputation du bonhomme, court avertir ses parents tout en alertant au passage les sœurs de son camarade Castellanos qui jouent sur le pas de la porte. Aussitôt les fillettes crient «Maman, Martinez a enfermé Gérardito chez lui !»

Pressentant un malheur, la courageuse mère se précipite vers son dangereux voisin et ouvre brusquement la porte donnant sur la rue. Carlos, qui a entendu du bruit, sort d'une chambre voisine. Il ferme la porte à clé puis, bousculant la visiteuse, bloque la première porte à l'intérieur. La pauvre mère entend alors Gérard pleurer puis crier d'une voix affolée : «Saint Jean Bosco, sauve-moi ! Cœur Sacré de Jésus, venez à mon secours.» Ensuite, tandis que la foule s'attroupe sur le trottoir, un silence de mort plane sur la maison... Que s'est-il passé ?

Le monstre, dépité par la farouche résistance que lui oppose l'enfant s'est jeté sur lui armé d'un coutelas, la fameuse «machette» des paysans de là-bas. Sans pitié, il a frappé sa victime sur la nuque, lui coupant trois doigts de la main droite que l'enfant tend devant lui pour se protéger. Jugeant sans doute que sa victime ne meurt pas assez vite, la brute saisit une barre de fer, assomme le malheureux enfant, puis pousse le petit corps inerte sous le lit. C'est là que deux courageux voisins, le señor Julio Gonzalez et le professeur Diego Lopez, enfonçant résolument la porte, trouveront Gérard dont les deux pieds dépassent légèrement les montants de fer. Quant à Carlos, blême de frayeur, il s'est blotti derrière la porte donnant sur la rue. La foule se jette sur lui et peu s'en fallut qu'elle ne lui infligeât une punition définitive ! Mais le sort du petit blessé l'intéressait davantage que celui de son bourreau. Le professeur Diego, prenant Gérard dans ses bras, le transporte à l'hôpital. Au moment même, son pauvre papa arrive sur le lieu du drame. Réalisant aussitôt ce qui vient de se passer, celui-ci saute sur l'agresseur, le gifle, puis court vers l'hôpital rejoindre son enfant. Trois médecins, appelés d'urgence, ne purent que constater la gravité du cas. Quant à

Gérard, revenu à lui à la suite des premiers soins, il demande le Père Juan, son confesseur. Ce dernier accourt et reçoit les aveux de l'enfant. Sentant alors se poser sur son front les lèvres de sa maman, Gérard lui murmure : «Je suis sauvé, n'est-ce pas ?» Et en disant ces mots, Gérardito ne

pensait pas à son corps mais bien à son âme qui venait d'être frôlée hideusement par le péché. «Ne te tourmente pas, nous sommes là» ajouta le père, la gorge serrée. «Où êtes-vous ?» demande le malade en regardant autour de lui. Hélas, Gérard ne voit rien... Il est devenu aveugle !

En fin de soirée, on le transporta en avion au grand hôpital de Guatemala. Deux médecins l'accompagnèrent tandis que ses parents rejoignaient la capitale par la route. Dès l'arrivée on tenta l'impossible. A minuit trente, après une heure et demie d'intervention, l'âme toute pure

de Gérard quittait son pauvre corps meurtri et partait pour le ciel. Il avait neuf ans et cinq mois...

L'enterrement eut lieu le dimanche même, 12 juillet, au cimetière de la capitale. Quelques jours plus tard, les camarades de Gérard venaient sur sa tombe déposer une plaque-souvenir, au nom de toute la classe. Sur le marbre, une longue palme avait été gravée... la même que celle que l'on retrouve aujourd'hui dans les catacombes de Rome ! Après Tarcisius, un nouveau garçon venait d'ajouter son nom à la liste des martyrs ! Le journal que nous citons au début de cet article annonce que la cause de béatification du «martyr à la main coupée» est déjà introduite sur le plan diocésain. Puissions-nous bientôt invoquer ce courageux petit chrétien, comme nous le faisons pour Dominique Savio, son glorieux modèle !

Un jardin d'enfants dédié à Gérard Valdizan

La glorieuse figure de ce martyr de neuf ans rayonne en effet de plus en plus à travers le monde. Les éducateurs de nombreux pays voient en lui un modèle pour les jeunes attirés au mal par tant d'occasions fournies par la rue, le film ou la presse dite «à sensation». Le rayonnement de

Mes enfants, je vous propose comme exemple de volonté sans faille celle de votre compagnon. Gérard sut en effet dire non au péché, et il mourut pour défendre sa vertu.

Les hommes qui ont une volonté de cette trempe, sont ceux dont a besoin notre patrie !

Gérardito se fait évidemment davantage sentir dans son propre pays, et plus spécialement dans la cité de Quezaltenango où se produisit l'horrible drame du 11 juillet 1959 qui lui coûta la vie. C'est pourquoi, le 12 juillet dernier, donc deux ans à peine après l'événement, une double cérémonie a marqué son souvenir au «Lycée Guatemala» que dirigent nos Pères. Il y eut tout d'abord la bénédiction solennelle d'un «Jardin d'enfants Gérard Valdizan» dédié par ses camarades de collège à la mémoire de leur héroïque compagnon. Le directeur de l'établissement procéda à la bénédiction entouré des parents de l'enfant martyr et de ses quatre sœurs. Ensuite, Mgr Louis Manresa Formosa, évêque de Quezaltenango célébra la Messe des anges. Il était assisté à l'autel par les compagnons de classe de Gérard dont l'un fut témoin de son sacrifice. L'église avait été abondamment ornée de lys et elle était entièrement occupée par une foule de jeunes priante et chantante. Un tableau représentant Gérard en premier communiant dominait la table de communion. C'était comme un appel du courageux garçon à ses camarades. Aussi, furent-ils nombreux ces jours-là à s'y agenouiller près de lui. Après la messe, Monseigneur s'adressa à son jeune auditoire en ces termes : «Mes enfants, je vous propose

comme exemple de volonté sans faille celle de votre compagnon. Gérard sut en effet dire non au péché, et il mourut pour défendre sa vertu. Les hommes qui ont une volonté de cette trempe, sont ceux dont a besoin notre patrie ! Il suffirait d'une poignée de garçons comme Gérard Valdizan pour sauver le pays dans les heures difficiles qui approchent. Mais ces volontés indomptables ne s'improvisent pas. Elles sont le fruit d'un labeur quotidien et d'innombrables sacrifices. Tant que nous ne pourrons dire «Non» à nos passions, il ne faudra pas nous attendre à être un jour des héros !»

Après de telles paroles, on se doute de l'influence grandissante que peut avoir Gérardito dans son collège et dans tout le Guatemala. Aujourd'hui son nom est connu au loin et on l'invoque au Mexique, en Haïti, en Espagne, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Allemagne, aux Philippines, aux U.S.A. et, bien entendu, en France. Puisse l'Eglise le proposer bientôt à l'imitation des garçons du monde entier ! Auprès de la blancheur liliale de Dominique, Gérardito sera la rose aux rouges pétales teints de son propre sang.

Article paru dans le *Bulletins salésiens*, mars 1961 et mars 1962 / Nous l'avons tiré du bulletin *Le Saint Pie*, novembre et décembre 2002.

Le petit séminariste Sénégalais

Extrait de *Le Saint Pie*, mai 2003

La semaine dernière nous fêtons saint Pascal Baylon, le grand saint patron de la Croisade Eucharistique qui nous rappelle que tout chrétien qui prie, communie et se sacrifie est nécessairement apôtre de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Voici, tiré de *l'Acampado*, le très beau Bulletin du Prieuré de Marseille, une belle histoire vraie, écrite par notre confrère monsieur l'abbé Jean-Marc Ledermann.

Cette histoire est le magnifique témoignage de ce jeune chrétien, sénégalais, très malade mais qui trouve en Notre Seigneur la force capable pour convertir son village au bon Dieu. Puisse-t-il être, avec la grâce de Dieu, un exemple éloquent pour tous nos jeunes Croisés de la Mission Saint Pie X du Gabon !

«En 1953, au Sénégal, dans le vieux presbytère de Rufisque près de Dakar, deux pères spiritains se racontent leurs expériences, tout en fumant la pipe pour chasser les moustiques. “*Il me semble entendre des chants venant du lointain*” dit soudain le Père Berthault. “*As-tu de nouveau étudié toute la nuit ou travaillé au microscope pour que tu te mettes à rêver en plein jour ?*” lui dit le curé de Rufisque en le taquinant. En effet le père Berthault était un éminent connaisseur et chercheur de plantes au Sénégal. “*Non, non, je ne rêve pas, j'entends bien des chants venant du lointain, tantôt forts, tantôt plus faibles, selon la direction du vent.*” Quelque peu agacé par la manie de son confrère de vouloir toujours avoir raison, le père Le Neve se lève et se dirige vers la fenêtre. A une

distance considérable, on pouvait apercevoir un cortège d'environ 250 à 300 personnes. Un peu étonné, le curé de Rufisque s'exclama : *“Que se passe-t-il donc là-bas ? J'espère que ce n'est pas le début d'un mouvement Mon-Mon en Afrique occidentale.”*

La pipe lui échappa de la bouche et tomba avec fracas. Le père Berthault se leva d'un seul bon et, après avoir tendu l'oreille, dit à son confrère : *“Ce ne sont pas des chants de guerre haineux, ce sont des cantiques catholiques”* : *Salve Regina...* et le chant se rapproche très vite, devient plus précis. Plus de doute possible, il s'agit des habitants d'un village voisin pas encore christianisé. L'étonnement de nos deux pères est grand, ils sont perplexes. Ils quittent le misérable presbytère de Rufisque et sortent à la rencontre de ce cortège inhabituel. Là arrive l'incroyable : à leur vue, 250 hommes se jettent à genoux et réclament le baptême : *“Nous voulons tous devenir chrétiens.”* En tête du cortège se trouvait un petit séminariste, un jeune Noir de 16 ans et demi. Une maladie le laissant sans espoir de guérison et devant bientôt le conduire à la mort, l'avait obligé à quitter le petit séminaire de Popouguine. Pour ce prédicateur de la foi débutant, ce fut le coup le plus dur. Au lieu de l'autel, c'est le cercueil qui l'attendait. Après une lutte sans merci, il donna son fiat et il voulut employer les dernières forces qui lui restaient pour convertir les membres de sa tribu.

Il alla donc de case en case, se laissant mettre dehors, injurier, ou même fouetter pour annoncer le Christ. Les jours de marché il se mêlait à la foule pour parler du Sauveur. On se moquait de lui. Mais après quelques semaines on commença à prendre sa prédication au sérieux. Bientôt un groupe de catéchumènes zélés se mit à écouter attentivement son enseignement. Et le nombre d'entre eux ne faisait qu'augmenter de jour en jour. *“Mes Révérends Pères, dit le séminariste aux deux spiritains, tout le village est venu pour demander le baptême”*. *“Cela ne va pas aussi vite et n'est pas si simple, répondit le curé de Rufisque; le minimum, c'est trois ans de catéchuménat et d'épreuve des mœurs.”*

“Mes Révérends Pères, ces gens connaissent leur catéchisme. Ils ont donné des preuves de vie chrétienne, ils ont brûlé publiquement leurs idoles. Celui qui avait deux femmes ou plus les a toutes renvoyées, n'en gardant qu'une seule. Celui

qui avait volé des biens les a restitués. Nous faisons chaque jour des prières ensemble, et célébrons le jour du Seigneur de notre mieux...”

Les pères se mirent alors au travail, faisant passer un examen sévère à chacun d'entre eux. Quel ne fut pas leur étonnement en entendant les réponses des catéchumènes !

Le Père Berthault oublia ses plantes et le père Le Neve sa pipe devant autant de travaux d'examen et de recherches à accomplir, aidés fébrilement par le petit séminariste, frappé dès lors à nouveau de fortes fièvres et de pertes de connaissance. Le Vicaire Apostolique de Dakar décida que l'on devait baptiser ces gens-là, bien que les trois années de catéchuménat de règle ne soient pas, et de loin, encore accomplies depuis leur conversion. Seuls quelques-uns devaient encore patienter quelques mois pour faire leurs preuves.

Au soir du troisième jour, une voiture arriva à grande vitesse. Le conducteur en était le Délégué Apostolique pour l'Afrique, Mgr Marcel Lefèbre en personne. C'était justement le tour de baptiser les notables du village. Ne serait-ce pas davantage à l'Evêque de les baptiser ?

“Non, répondit lui-même, c'est le petit séminariste qui va le faire avec mon assistance.” Les autochtones en furent très impressionnés. *“Cela ne dépend ni de la fonction, ni de la dignité; devant Dieu seul compte la sainteté, et c'est pourquoi, je veux que notre cher X vous baptise”*. Et lui, le Délégué du Saint-Père, fut l'assistant d'un jeune Noir, pauvre et gravement malade, lorsque celui-ci administra le sacrement de la renaissance spirituelle à 18 notables du village. Pour clore cette fête quelque peu singulière, Monseigneur, après une courte allocution donna la bénédiction du Très Saint Sacrement en plein air.

Le jeune apôtre se porte très mal. Il travaille à la conversion de son village d'origine depuis son lit de malade. Le cancer du sang dont souffrait le jeune séminariste fait des progrès affligeants...

Mgr Georges Guibert, auxiliaire de Dakar, rendit visite au courageux malade : *“Peut-être fêteras-tu Noël avec l'Enfant Jésus au ciel.”* *“Malgré mes souffrances, je désirerais vivre encore un peu pour convertir encore l'un ou l'autre village. Mais que la volonté de Dieu s'accomplisse !”* fut sa réponse. Quelque temps après le bon Dieu l'appela dans son paradis.»

Un peu d'éducation pour développer la personnalité de vos enfants

L'éducation doit viser à former des caractères, à développer la personnalité de l'enfant, à en faire **quelqu'un**.

Cela ne va pas tout seul et la bonne volonté ne saurait suffire à la tâche, si elle n'était accompagnée de certaines connaissances en matière éducative.

1° A cette question : «**Faut-il adopter un système d'éducation sévère ?**» on peut répondre que la sévérité qui consiste à redresser les torts, à corriger les caprices est bonne, mais qu'elle ne doit jamais être poussée à l'excès, ni prendre la forme de la brusquerie. La brusquerie rend craintif, défiant à outrance, et l'enfant qui tremble devant ses parents manque d'initiative, comprime sa personnalité.

Un juste milieu est nécessaire; la faiblesse qui passe tous les caprices, qui fait les enfants gâtés, est néfaste; la tyrannie ne l'est pas moins.

2° Eviter trop de défenses

Beaucoup de parents n'ont d'autre action éducative que celle qu'ils exercent par des défenses multiples : «**Ne fais pas ceci... Ne fais pas cela... Tiens-toi tranquille... Je te défends cette chose et puis cette autre...**» A tout instant, c'est une nouvelle défense qui vient paralyser l'action de l'enfant... à moins qu'il ne parvienne à l'é luder par ruse. Fatalement, c'est ce qui arrive; comme tout est défendu, l'enfant n'a qu'un moyen de s'en tirer, c'est de désobéir. Et il désobéit... Un bon éducateur n'abuse pas des défenses; il vise plutôt à les rendre inutiles, il habitue l'enfant à voir de lui-même ce qu'il ne faut pas faire et à l'éviter. «Un homme moral s'obéit à lui-même».

3° Ne pas humilier l'enfant sans grave raison

Humilier un enfant, c'est souvent faire naître en son cœur de l'irritation, des entêtements ou tout au moins des dissimulations. Pris une fois, il ne se laissera pas

prendre deux; il se le promet bien ! S'il faut dissimuler, il dissimulera, voilà tout; il singera les autres, mais dans son fond il ne sera pas changé.

Amener l'enfant à reconnaître son tort, à la bonne heure ! Voilà le bon système. On peut y arriver par le raisonnement, par l'appel à la conscience et au cœur.

Il ne faut pas non plus faire croire à l'enfant qu'il est un incapable. Combien de parents se laissent aller à des paroles malencontreuses : «*Ah ! le maladroit !... Il n'est capable de rien !...*» Pour peu que ces appréciations pleuvent trois ou quatre fois par jour sur un enfant, elles tuent en lui toute initiative, tout élan, tout courage... Il s'habitue à l'idée de son incapacité et il laisse aller les choses, se contentant d'à peu près. Rien de tel pour détruire la personnalité.

4° Tenir compte des goûts de l'enfant.

L'enfant, en venant au monde, a sa personnalité : ses goûts, ses tendances, son tempérament ne sont pas nécessairement les mêmes que ceux du frère ou de la sœur aînée. L'éducation doit tenir compte de ces facteurs. Quand les préférences de l'enfant sont raisonnables, légitimes, que rien ne s'oppose à leur réalisation, pourquoi ne pas les accueillir ?

C'est vrai pour les petits détails de la vie, c'est plus vrai encore quand il s'agit du choix d'un métier ou d'une carrière. Les goûts de l'enfant doivent être ici consultés; combien sont jetés dans une voie qui ne leur convient pas et qu'ils n'ont pas choisie ! C'est toute leur vie pourtant qui se trouve engagée !

Pour nous résumer, nous dirons donc qu'en éducation, il faut s'adresser au jugement, à la conscience de l'enfant, éveiller, guider, soutenir sa personnalité, l'habituer à **choisir**, à **décider**, à **vouloir** à **agir**. Cela ne sera fait que progressivement, cela exige beaucoup de dévouement, mais cela en vaut la peine.

(*Bulletin Paroissial du Val d'Anniviers*, septembre 1923).

Les dernières paroles du Pape Benoît XV

L'Osservatore romano dit que les dernières paroles de Benoît XV ont été celles-ci : *Offriamo volontieri la vita per la pacificazione del mondo !* (Nous offrons volontiers notre vie pour la pacification du monde).

L'univers roman

Qu'est-ce qu'une église ? A quoi sert-elle ? A première vue c'est un lieu de prière, un local où l'on se réunit pour des affaires religieuses, pour une prédication. Mais, de plus en plus, les églises servent pour des concerts, du théâtre, des activités culturelles, des expositions, et, inversement, prières et célébrations ont lieu dans des salles polyvalentes et les locaux les plus divers. Il suffit qu'il y ait une bonne acoustique, du fonctionnel et du pratique. Du reste, depuis plusieurs décennies, les églises neuves ont un plan et une apparence très variés, voire insolites. Nous n'en sommes plus à la cathédrale romane. On peut alors s'interroger sur l'utilité d'une église. De simples locaux destinés à divers usages pourraient servir. C'est le cas dans certaines villes nouvelles.

Et pourtant, l'architecture des églises n'étaient pas, autrefois, laissée à une inspiration hasardeuse. Que ce soit en Orient ou en Occident, chez les chrétiens et les païens, des grecs aux aztèques, les édifices religieux

obéissent à des règles précises, dont on n'a pas encore percé totalement le mystère.

Les premiers chrétiens ne possédaient pas, à l'origine, d'édifices religieux proprement dits. Pauvreté et persécution obligeant, ils se réunissaient le plus souvent dans des maisons particulières. Mais dès que les communautés furent plus nombreuses et grâce à l'appui de l'empereur romain, devenu chrétien, ils eurent à leur disposition des édifices publics : c'étaient les basiliques. La basilique n'était pas encore une église, mais une sorte de grand hall qui servait à la fois de marché, de bourse et de palais de justice. Elle avait la forme d'un rectangle, précédé par un vestibule, le *narthex*, et se terminait par une grande niche en hémicycle (demi-cercle), l'*abside*, où siégeaient les magistrats. Ce plan devint celui des églises. Et ce qui n'était qu'un usage d'architecture civile devint symbole sacré et règle observée.

(*Le Signe* n° 3, 1986)

Alain Fournier

Pour le centenaire de sa naissance, Fayard a publié une édition revue et augmentée des *«Lettres à sa famille»*, des *«Lettres au Petit B.»* ainsi qu'une réédition d'un recueil de poèmes et proses *«Miracles.»*

Celui qui transforme **Alain-Fournier**, après la lecture du *«Grand Meaulnes»*, en un doux rêveur romantique, est passé à côté de l'œuvre de ce passionné de la vie. *«Malgré tout, je suis heureux. J'ai le bonheur de la certitude, le bonheur d'avoir trouvé quelque chose, quelque chose que j'appelle la vie et de m'y soumettre humblement, délicieusement, en essayant de la dire en vers ou en prose.»* **Alain-Fournier** a, en effet, porté sur la vie le seul regard qui en vaille la peine, celui de l'enfant qui, loin d'idéaliser les petites choses du monde, en découvre le mystère, la profondeur, le merveilleux. La vie de l'écrivain est crucifiée par la ren-

contre bouleversante d'*«Yvonne de Galais»* (1906), la seule qui pouvait lui apporter cet amour absolu dont il était assoiffé. Il écrit peu après : *«Je ne demanderai pas à la femme d'idéal, mais je lui demanderai de me symboliser très simplement la vie dont elle vient, d'être une fleur très pure née du milieu vivant où elle a vécu, et de m'apporter dans ses mains et de me promettre dans ses yeux la vie divine, parce que c'est une vie – que nous pourrions vivre tous deux.»*

Malheureusement ce bonheur lui demeure impossible, et le reste de sa vie (mort à 28 ans à la guerre en 1914), ne sera plus qu'une quête, angoissée et paisible à la fois, de l'Amour total et qu'il sait maintenant inaccessible ici-bas.

(*Le Signe* n° 3, 1986)

Nouveaux livres

Étienne COUVERT : La vérité sur les manuscrits de la Mer Morte (Qui étaient les Esséniens ?)

2ème édition revue, corrigée et augmentée. Un volume 15 x 24 cm, 128 pages. Prix : 12,20 EUR + 3,60 EURO de port pour envoi par correspondance. Le diffuseur *Diffusion de la Pensée Française*.

Commande chez : SA DPF. BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil. Tel : 05 49 51 83 04 – Fax : 05 49 51 63 50.

Voici près de soixante ans que les manuscrits de la Mer Morte ont été découverts et commentés. Les thèses les plus contradictoires ont été soutenues sur l'origine et le sens de ces manuscrits. Périodiquement, les conclusions proposées sont dénoncées et remises en cause et le lecteur intéressé se trouve confronté à la plus grande confusion des idées sur le sujet.

Etienne Couvert a étudié, dès le début, tous les textes publiés ainsi que tous les ouvrages et les articles de revues parus sur le sujet. Il a été ainsi amené à rejeter les thèses généralement admises aujourd'hui, ce qu'il a expliqué dans une première partie. Puis, dans une deuxième partie, il a exposé l'histoire complète de ces manuscrits, de leur origine et de leur signification. Son étude lui a permis d'en tirer des conclusions inattendues et incontestables et l'a conduit jusqu'aux origines réelles de l'islam et du bouddhisme.

Daniel RAFFARD de BRIENNE : Il n'y a qu'un seul Dieu.

2ème édition revue et corrigée. Un volume 15 x 24 cm, 236 pages. Prix 17 EURO + 5 EURO de port pour envoi par correspondance. Le diffuseur *Diffusion de la Pensée Française*.

Commande chez : SA DPF. BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil. Tel : 05 49 51 83 04 – Fax : 05 49 51 63 50.

Ce petit traité d'apologétique n'a actuellement aucun équivalent sur le marché et doit intéresser un très large public, croyant comme incroyant.

C'est un précis d'explication de la religion catholique simple, concis, mais complet qui répond à toutes les grandes questions (Dieu, la création, les origines de l'homme, le péché originel, l'ordre de l'univers, l'âme, Jésus-Christ, l'Eglise, etc...) et s'attache à réfuter l'essentiel des objections qui sont habituellement opposées au catholicisme et des erreurs répandues par les fausses religions.

Toute personne ayant lu cet exposé ne pourra plus dire ensuite «*Je ne savais pas*».

«*La démarche apologétique consiste à démontrer par le raisonnement la crédibilité des vérités révélées. Elle peut amener au seuil de la foi des âmes incroyantes et empêche les âmes croyantes de s'égarer dans des sentiers dangereux. «Votre livre tente cette démarche en essayant de la mettre à la portée du plus grand nombre. Vous avez recours à des raisonnements simples mais irréfutables. Vous utilisez autant que nécessaire les connaissances les plus récentes (notamment dans les domaines de la science et de l'archéologie)»* (cardinal Stickler).

AIDE-MÉMOIRE DE LA VIE CHRÉTIENNE

de M. l'abbé Hugo Ruiz.

Sommaire

Ière partie : les premières notions de la foi

A : prières quotidiennes

B : catéchisme élémentaire

IIème partie : les grandes vérités de la religion catholique

IIIème partie : normes de la vie chrétienne

IVème partie : prières complémentaires

Vème partie : comment réciter le chapelet

Sujets d'actualité concernant la vie chrétienne

I – Principales erreurs et attitudes de vie de notre temps

II – Principales erreurs et déviations du Concile Vatican II

- III – Petit programme de vie du chrétien
- IV – Sur la manière de se confesser
- V – Manière d'aimer les mourants et manière de baptiser dans le cas d'impossibilité d'avoir un prêtre
- VI – La loi du jeûne et de l'abstinence
- VII – Quelques principes d'éducation chrétienne à l'usage des parents
- VIII – L'enseignement de St Pie X sur l'âge d'admission à la première communion
- IX – La mode et la morale catholique
- X – La télévision et le cinéma : qu'en penser ?
- IX – Les objets des actes de nos vertus

Une jolie plaquette de 56 pages très denses, au prix de 10.– EUR, à commander aux Éditions *Les Amis de St François de Sales*, C.P. 2016, CH – 1950 Sion 2

Nous recommandons aussi l'étude de M. l'abbé Basilio Meramo

Les hérésies de la Gnose du professeur Borella

Préface de S.E. Mgr Bernard Tissier de Mallerais

La gnose pousse le professeur J. Borella à formuler des hérésies relatives au péché originel, à la divinité de l'esprit de l'homme, aux exigences du surnaturel, à la vision béatifique, à l'ordre surnaturel et à la grâce.

...De cette façon, Borella réaffirme la conception hérétique de la gnose qui fait de l'homme un Dieu.

La gnose n'admet pas que l'âme intellectuelle (esprit) soit le principe de vie du corps humain, ce qui ne peut être nié sans qu'il y ait erreur contre la foi.

La gnose ne fait pas de distinction entre *l'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu et l'être qui est l'image et la ressemblance de Dieu.*

Le Professeur Borella affirme non seulement que l'homme — image de Dieu — dans sa nature ressemble à Dieu, mais encore qu **il est Dieu même...**

Le baïanisme, c'est une autre erreur dans laquelle tombe la gnose du professeur Borella. Le baïanisme puise les racines de son erreur dans la confusion entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Baïus, dans l'une de ses erreurs, considérait que *«la justice originelle était le propre de l'homme comme partie intégrante de sa nature, cependant c'était un dû et non un don gratuit,»*

Ces erreurs de Borella ont été également condamnées par l'Eglise en la personne de Quesnel, qui fait de la grâce une exigence de la créature, et dans la réprobation du Concile de Pistoie où est mentionnée la condamnation de Baius et de Quesnel.

SOMMAIRE

La Bonne Souffrance	p. 1
Le petit martyr à la main coupée	p. 4
Le petit séminariste du Sénégal	p. 7
Un peu d'éducation pour développer la personnalité de vos enfants	p. 9
Les dernières paroles du Pape Benoît XV	p. 9
L'univers roman	p. 10
Alain-Fournier	p. 10
Présentation de livres	p. 10